

Lou batsi : (le baptême)

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **40 (1902)**

Heft 31

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-199486>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Cela ne lui plut pas, il s'attendait à mieux,
Et montrait un goût dédaigneux.

Comme le rat du bon Horace.

Moi ! Vuitteboeuf, dit-il, moi choisis cette place !
Mais c'est un coin perdu ! Pour qui donc me prend-
La place rebutée, il trouva Romain. [on !
« Romain ! c'est encore un endroit !... Ma foi non !
J'irais m'enfermer là trois ans ! A Dieu ne plaise ! »
Hélas, il n'eut pas plus. Tout alla de façon
Qu'il vit passer tout le canton.

Quand vint l'hiver, il fut heureux et tout aise
De s'inscrire à Villars-Bozon.

E.-C. THOU.

Le drapeau de la Jeunesse.

II

La Jeunesse qui, au sortir de Frenières avait marché d'un bon pas, avançait maintenant avec lenteur. Personne ne chantait plus. Le bel entrain de la soirée s'était évanoui. L'air frais creusait les estomacs. « Je me sens des grenouilles dans le ventre, » déclara Pavillard. « Moi aussi ! moi aussi ! » s'écrièrent Pache et Regamey. Mogeon aurait voulu qu'on poussât sans s'arrêter jusqu'aux chalets de Javernaz. On trouverait du lait là-haut. Mais son avis ne prévalut pas. Le Ministre fredonna :

Arrêtons-nous ici, l'aspect de ces montagnes
Divresse et de bonheur fait palpiter mon cœur.

Tout le monde fit halte. Un clair filet d'eau coulait dans un bassin de mélèze. On déballa les provisions autour de cette rustique fontaine. Sur les cimes s'allumaient les premiers feux de l'aurore. « Nous n'arriverons jamais ! » pensa Mogeon, et il pressa ses camarades. On se remit en marche.

La faim était apaisée, mais la mollesse persistait. Bien qu'ils fussent tous de robustes jeunes gens, les membres de la jeunesse ressentiaient ce malaise que connaissent bien les ascensionnistes novices et qui provient de l'ignorance du régime à suivre à la montagne. La joyeuse réunion de Frenières leur avait mis momentanément la tête en fête ; mais une lourdeur de tout le corps et une soif de fiévreux n'avaient pas tardé à se manifester. Loïn de les déstaler, les trop copieuses rasades d'eau glacée leur desséchaient la gorge, et ils se sentaient des jambes de plomb.

A leur arrivée à Javernaz, il faisait grand jour. Les vachers n'avaient à leur offrir que du petit-lait. Ils firent la grimace. Deux ou trois se décidèrent cependant à en prendre, non sans s'administrer en même temps un verre de gentiane, « comme contre-poison », dit Pavillard. La halte dura deux bonnes heures, au grand désespoir de Mogeon, qui voyait s'évanouir le projet d'escalader la Dent de Morcles.

Une légère dispute eut lieu au moment de reprendre l'ascension. Le gros de la colonne voulait suivre le sentier moins rapide qui gagne la Croix de Javernaz par le fond du vallon, tandis que Mogeon et Amaudruz conseillaient de prendre par l'arête entre les rochers du Grand-Châtillon et la Croix, chemin moins monotone et d'où la vue est fort belle. Mais il fallait d'emblée s'élever un peu rapidement. Cet effort répugnait à la Jeunesse. Elle s'engagea dans le bas de la combe, laissant le président et Gratte-Papier tirer de leur côté. Ce dernier avait ficelé sur son sac, la hampe démontée en deux tronçons, le drapeau écarlate qu'aucun autre ne voulait plus trimpler.

Les deux petites caravanes ne se perdaient pas de vue. D'en-haut, Mogeon et Amaudruz encourageaient les camarades, qui se traînaient péniblement. Ils entendaient Corbaz psalmodier sur un ton lugubre :

C'est en montant
Que la molle, que la molle,
C'est en montant
Que la molle nous prend.

— Je me sens aussi avachi qu'eux, dit Amaudruz. D'où cela vient-il ?

— Ça vient de cette peste de Frenières, parbleu ! répondit Mogeon. Je n'ai plus de jambes, moi non plus. Mais ça nous passera à l'air des sommets.

Ils montèrent avec peine, sans échanger d'autres paroles, et atteignirent, haletants, l'arête. Sous eux s'ouvrit soudain un gouffre immense, la vallée du Rhône, qu'ils dominaient d'une hauteur de quinze cents mètres. Un frisson les prit à cette vue inattendue. Instinctivement, ils reculèrent de quelques pas. Une fine buée bleuâtre planait sur le fleuve et sur la plaine. Au-dessus se mariaient les taches

sombres des forêts et la claire verdure des alpages. Plus haut encore, tout autour de l'horizon, d'innombrables cimes mordaient le ciel bleu de leurs grandes dents rousses, grises ou blanches.

— C'est bougrement beau ! fit Mogeon.
— C'est beau, si tu veux, mais c'est laid aussi.

En ce moment une voix s'éleva d'en-bas. Ils regardèrent : les camarades s'étaient étendus au bord de leur sentier et l'un d'eux, en qui ils reconnaissent Pavillard, avait fait un porte-voix de ses mains et leur criait en scandant chaque syllabe :

— Zut pour les mon-ta-gnes ! nous en a-vons assez !

Sur leur arête, les deux jeunes gens étaient perplexes. Rejoindraient-ils le gros de la bande ? Pour-suivraient-ils seuls l'ascension ?

Pavillard les héla de nouveau : « Redescendez-vous ? Si non, au revoir, à Bex ! Bon voyage !

— Attendez-moi ! cria Amaudruz ; et Mogeon : « Je ne puis pas les lâcher, puisque je suis le président. »

— Mais ce sont eux qui nous lâchent, les flemmards ! s'exclama Mogeon... Rejoins-les, si tu veux. Moi, je grimpe encore. Je vous retrouverai à la gare de Bex. Salut !

Et, esquivant le geste d'Amaudruz qui cherchait à le retenir par le bras, il reprit sa course presque avec rage et sans songer à se défaire du drapeau paqueté sur son sac.

(A suivre.)

VICTOR FAVRAT.

Mademoiselle Emma ou la fin d'un beau rêve.



On peut bien conter l'aventure, à présent, M^{lle} Emma est, depuis deux ans, dans un monde meilleur. Nous sommes donc à l'abri de son ressentiment, du moins pour le moment.

M^{lle} Emma a quitté cette vallée de larmes à soixante-cinq ans, c'est dire qu'elle avait coiffé sainte Catherine. Ce fut même là le plus grand chagrin de son existence, exempte d'autres soucis. Elle eut tant aimé être la tendre épouse d'un époux adoré. Que ne fit-elle pour cela ? En désespoir de cause, elle alla même jusqu'à confier son ardent désir aux journaux, en annonces qui semblaient avoir été écrites avec un trait tiré du carquois de Cupidon. Possédant un petit avoir, elle se croyait assurée du succès final, la pauvre fille. Elle n'était plus jeune, il est vrai. Jolie ? non ; elle ne l'avait jamais été, mais, pensait-elle, cela n'est point un obstacle. « Aux jours d'aujourd'hui, quelques écus en poche valent mieux, aux yeux des hommes, que tous les charmes de Vénus. Les premiers sont de plus en plus rares, tandis que les seconds courent les rues. »

Elle avait donc fait insérer un avis dans les journaux. C'était sa dernière espérance, mais le résultat ne lui semblait pas douteux.

Plusieurs jours s'écoulèrent ; pas de réponses. M^{lle} Emma fit répéter l'annonce.

Une lettre vint, toute pleine d'alléchantes promesses. M^{lle} Emma exultait ; elle se croyait déjà devant l'officier de l'état civil.

Le soir même, fiévreuse, la plume tremblant dans ses doigts nerveux, elle répondit, donnant, avec une prodigalité excessive, les quelques renseignements qui lui étaient demandés.

Il ne lui vint pas un seul instant à l'idée que son correspondant — son fiancé, comme elle l'appelaient déjà — pût être un farceur, qui voulait simplement rire un brin de sa naïveté. Oserait-on plaisanter ainsi avec son amour ? Ne se donnait-elle pas tout entière à cet inconnu, qui avait su découvrir les trésors de tendresse dont ce cœur débordait, en dépit des années ?

Non, l'inconnu était sincère ; on pouvait sans crainte commander les violons. Accourez tous, gens de la noce !

Dans la seconde lettre qu'il lui adressa, le « fiancé » de M^{lle} Emma lui faisait part du désir, bien naturel, qu'il avait de la voir, avant

de s'engager définitivement. Il lui proposait donc de se trouver tel jour sur le quai de la gare de Nyon, localité intermédiaire entre les deux villes qu'ils habitaient. « Vous voudrez bien, ajoutait-il, m'indiquer le signe auquel je pourrai vous reconnaître. »

M^{lle} Emma, plus impatiente encore de voir l'objet de son amour, répondit, par retour du courrier, que c'était chose convenue, et joignit à sa lettre, à titre de signe de ralliement, un échantillon de l'étoffe de la robe dont elle serait vêtue pour cette première et solennelle entrevue.

Le jour dit, parée de tous les atours susceptibles, sinon d'enflammer le cœur d'un soupirant, tout au moins de dissimuler des ans l'irréparable outrage, M^{lle} Emma se promenait de long en large sur le quai de la gare de Nyon, attendant l'arrivée du train de Genève.

Un coup de sifflet strident, un bruit d'enfer, le train entrain en gare à toute vapeur. Le cœur de M^{lle} Emma battait à se rompre.

Plusieurs personnes descendirent des wagons, parmi lesquels de nombreux messieurs de tout âge. Tout ce monde, affairé, se précipita vers la sortie. Il sembla pourtant à M^{lle} Emma que l'un de ces messieurs s'était arrêté un moment et l'avait bien regardée. A ce regard, elle avait senti le rouge lui monter au visage. O naïve candeur de l'âge mûr !

Nouveau coup de sifflet, nouveau bruit d'enfer. La petite gare était retombée dans le silence. Plus personne sur le quai, que M^{lle} Emma, qui se demandait si c'était donc là le beau rêve d'amour qu'elle avait rêvé et si tout espoir était perdu.

Mais, non, M^{lle} Emma attendait depuis trop longtemps la réalisation de son désir pour perdre ainsi courage. Le monsieur qui s'était arrêté un moment et qui l'avait regardée, un fort joli garçon, ma foi, était bien son « fiancé ». La timidité, l'émotion très naturelle d'une première rencontre, l'avaient seules empêché de s'élançer vers elle, en s'écriant : « O mon Emma adorée, toi que mon cœur attendait, viens dans mes bras ; tu es à moi, je suis à toi ! »

Une lettre passionnée allait être la messagère de la bonne nouvelle.

La lettre vint en effet. Elle ne contenait que ces mots : « Mademoiselle, je suis allé au rendez-vous. L'échantillon m'avait beaucoup plu ; je n'en puis dire autant de la pièce. »

La brièveté de cette déclaration, dont la galanterie, ou tout au moins, l'esprit n'avaient même pas cherché à atténuer la brutalité, laissa M^{lle} Emma atterrée. Elle en fit une maladie.

M^{lle} Emma, trésor de bonté et de douceur, est morte à soixante-cinq ans, avec la haine des hommes dans le cœur.



Lou batsi (le baptême).

Allegretto.

A la Gran-dze dau Gui-moa, vo lou sé-dès bin,
vo, vo, vo, vo lou sé - dès bin, vo, vo, vo,
vo, vo, vo lou sé-dès bin, L'an fé on - na fe - l'lie,
qu'a lou-bet tant prin, qu'a, qu'a, qu'a, qu'a lou-bet tant prin ;
qu'a, qu'a, qu'a, qu'a, qu'a, qu'a lou - bet tant prin.

2. L'a volian batsi demeinde que vint
De, de, de, demeinde que vint
De, de, de, de, de, demeinde que vint.

L'aron po compâre, lou couriâ Dandin
Lou, lou, lou, lou, couriâ Dandin
Lou. lou, lou, lou, lou, lou couriâ Dandin.

3. L'aron po coumâra la Suzon Crépin,
La, la, la, la, la Suzon Crépin
La. la, la, la, la, la, la Suzon Crépin,
Volian fêre fita d'on veintro dè tsin.
D'on, d'on, d'on, d'on veintro dè tsin
D'on, d'on, d'on, d'on, d'on, d'on veintro dè tsin.

4. D'onna tita d'anou, couète ein n'on toupin
Coué, coué, coué, couète ein n'on toupin
Coué, coué, coué, coué, coué, couète ein n'on toupin
Onna tserelie^{*} verda, freacacha tant bin
Fre, fre, fre, freacacha tant bin
Fre, fre, fre, fre, fre, freacacha tant bin.

5. On plia dè renailles sarè lou pesson!
Sa, sa, sa, sarè lou pesson!
Sa, sa, sa, sa, sa, sarè lou pesson.
Aò crâo dè lizé, lou vin pouaizéron
Lou, lou, lou, lou, lou vin pouaizéron,
Lou, lou, lou, lou, lou, lou vin pouaizéron.

6. Et por lou goutâ, dàï breçis bourlà !
Dâï, dàï, dàï, dàï breçis bourlà
Dâï, dàï, dàï, dàï, dàï, dàï breçis bourlà
Dè sti bi batsi, tant qu'à l'an que vint
Tant, tant, tant, tant qu'à l'an que vint
Sè volian bragâ, tant qu'à l'an que vint.

Traduction

1. A la grange du Guimou, vous le savez bien
Vous, vous, vous, vous le savez bien
Ils ont fait (eu) une fille qui a la visage tant pointu
Qui a, qui a, qui a le visage tant pointu.

2. Ils veulent la baptiser dimanche prochain
Di, di, di, dimanche prochain (bis)
Ils auront pour compère le notaire Dandin
Le, le, le, le notaire Dandin. (bis)

3. Ils auront pour commère, la Suzon Crépin
La, la, la, la Suzon Crépin (bis)
Ils veulent faire fête avec un ventre de chien
D'un, d'un, d'un, d'un ventre de chien. (bis)

4. D'une tête d'âne cuite dans un pot,
Cui, cui, cui, cuite dans un pot. (bis)
Une chenille verte friassée tant bien
Fri, fri, fri, friassée tant bien. (bis)

5. Un plat de grenouilles sera le poisson,
Se, se, se, sera le poisson. (bis)
Au creux à purin, ils puiseront le vin
Le, le, le, le vin puiseront. (bis)

6. Et pour le goûter, des bricèlets brulets
Des, des, des, des bricèlets brulets. (bis)
De ce beau baptême jusqu'à l'an prochain
Ils veulent se vanter jusqu'à l'an prochain. (bis)

(Chanson du père Grize.)

Un coin du pays des ours.

IMPRESSIONS D'UN WELCHE

Dire que les environs de Lerchendorf sont peuplés des oiseaux dont les gourmets raffolent, que l'air embaumé des émanations des grands bois qui l'entourent est d'une douceur extrême, et que la vue se déroule tantôt agreste, pour réjouir le cœur, tantôt grandiose, pour élever l'âme; dire toutes ces choses n'est que la moitié de la vérité.

Qu'il est donc joli, ce petit village de Lerchendorf, avec son église toute neuve, et, dont l'horloge n'a qu'une aiguille qui barre le diamètre du cadran, et vous fait croire, à quelque distance, qu'il est midi ou une heure trentecinq alors qu'il n'est que midi ou une heure. Les habitants sont restés bons et simples, les femmes portent encore leur beau costume du Mittelland.

Mais vous expliquer exactement la situation topographique de Lerchendorf serait un double crime, ce dont Dieu me garde!

Les chasseurs viendraient y *nemroder*. Des « Sociétés de développement » saccageraient ce bienheureux coin de pays, sous le prétexte de l'embellir. Non, point de coupes d'arbres qui faussent le paysage, point d'écriteaux aux inscriptions au moins bizarres comme: « Sentier de la chasse du duc... de Zœhringen ».

* Tserelie, grosse chenille verte que l'on trouve fréquemment dans les choux.

Les Barbares de toute race et de tout poil, hôtelières, ingénieurs, etc., n'ont point encore envahi ces sites enchanteurs pour y accomplir leur œuvre dévastatrice.

Belles forêts, qui leur faites une ceinture admirable, cachez-les bien ces gentilles maisons hospitalières, couvertes en bardeaux. Et vous, femmes et filles de Lerchendorf, quand vous irez à la ville, ne mettez pas à vos bras les *Ermeli*¹ de fine toile blanche, ni sur votre poitrine le *Mânteli*² plissé, n'entourez pas votre taille du *Gstall*³ en velours orné des riches *Göllerketterli*⁴ d'argent, ne portez pas la *Yüppe*⁵ qui vous drape si bien. Gardez tous ces beaux atours pour votre village, pour vos maris, pour ceux qui vous aiment.

Grüss Gott! C'est le matin, à l'aube. Les alouettes nous saluent gaiment, sans souci de nos fourches et de nos rateaux; elles savent bien que nous ne leur voulons pas de mal. Sur la Jungfrau, la Blümlisalp, le Mönch et les sommets des Alpes bernoises, l'aurore prodigue ses caresses à la neige immaculée, qui en devient toute rose; nous aurons une belle journée. Mais, à l'ouvrage. Il s'agit de retourner le foin coupé la veille. On se met à la file indienne et en avant, nous allons en cadence, d'un pas mesuré. Mes compagnons sifflent et yodlent. Ce serait charmant sans ce diable de Fritz, la mouche du coche, qui braille à tue-oreilles, parce qu'il a la voix fausse; comme il se croit grand et beau, parce qu'il est petit et laid; c'est dans l'ordre. Une, deux; nous avançons. Bon, on va montrer aux Bernois que les Welches ont des bras et du souffle; nous allons même accélérer le mouvement. *Presto con brio*. Une! je ne vais pas plus loin. Impossible, d'un beau geste, je retire ma fourche qui s'est plantée en terre. Attention! Une... Cette fois, j'ai passé par dessus, et je brandis ma fouche vide. On rit derrière moi. C'est Lisbeth et Hans, avec sa barbe en broussaille. Je ris aussi, de l'air du monsieur courant après son chapeau que la bise fait évoluer sur le Grand-Pont au coup de midi. Vous connaissez ça, n'est-ce pas? « L'extrême en tout est un défaut, » me conseilla le Sancho Pança qui est en moi. *Andante con molto*. Cette fois, j'y suis, et tranquillement, sans accroc, je regagne le temps perdu. Je t'apprendrai à rire, grosse Lisbeth, ainsi qu'à ton godelureau.

De courtes haltes seulement quand Gritli, toujours la bienvenue, paraît avec ses paniers de provisions.

Tournant et retournant le foin qu'embaument en mourant les belles fleurs des prés, faneurs et faneuses brûlent, la gorge sèche, sous le soleil qui arde.

On revient des champs un peu las d'une saine fatigue, le teint bruni et le cœur si léger, que nous chantons comme nos amies les alouettes, qui nous disent: à demain. On rit, on babille et je rêve... au repas du soir qui fait les délices de mes compagnons: soupe au riz, épaisse comme il convient, macaronis au fromage.

— Oui, beaucoup de fromage, de l'Emmenthal, avec beaucoup de pruneaux cuits.

H. W.

Après avoir assez roulé.

Y a-t-il rien de plus extraordinaire que le nouveau village établi dernièrement près de Shoreham, dans le comté de Sussex, par le London Brighton Railway? Il est composé de cent-vingt anciennes voitures du chemin de fer que la Compagnie, ne pouvant plus les mettre en circulation sur ses lignes, a fait aménager

¹ Courtes manches bouffantes.

² La guimpe.

³ Le corsage.

⁴ Chaînes d'argent.

⁵ (*Yüppe*) La jupe.

en chalets d'été à trois ou quatre pièces. Dis-séminées le long de la côte, ces maisonnettes, très coquettement meublées et fort confortables, sont louées aux baigneurs moyennant 50 ou 60 francs par semaine.

Passons l'Atlantique, maintenant. A Nidah, dans la Georgie, un bourg important de 2,500 âmes, est entièrement formé de vieux tramways.

La mairie se compose de deux grandes voitures accolées, ainsi que l'église et le théâtre. Si nous poussons jusqu'à la côte du Pacifique, nous arriverons, près de San-Francisco, à Cartown, qui, comme son nom l'indique, est une agglomération de trois cent quarante *Cars* de chemins de fer et de tramways. Cette fois, nous remarquerons que, pour constituer les édifices publics de la ville, on a placé deux et parfois trois véhicules les uns au-dessus des autres. Le bureau de poste a pu ainsi être érigé à trois étages, au sommet desquels le directeur a eu l'ingéniosité de construire une sorte de belvédère.

Les voici!... les voici!! — Qui? — Bar-num et Cie!! C'est-à-dire la plus colossale, la plus intéressante collection de phénomènes de tous genres qui soit au monde. La place nous manque pour énumérer toutes les attractions de cette entreprise unique dont l'organisation admirable est déjà, à elle seule, une curiosité sans pareille. Regardez plutôt les affiches; le canton tout entier en est couvert; on ne voit plus que ça.

Organisée en Amérique, depuis près de cinquante ans, cette gigantesque entreprise de spectacles fait à présent une grande tournée artistique à travers l'Europe. En 1897, quatre des plus grands steamers transportèrent l'immense matériel de New-York en Angleterre. Après un séjour de deux ans chez nos voisins d'Outre-Manche, le tout fut de nouveau embarqué pour se rendre sur le continent. Son transport d'une ville à une autre exige non moins de 67 wagons, chacun d'environ 20 mètres de long.

A Lausanne, place Beaulieu, les 19 et 20 courant. Deux jours seulement.

A nos vigneron.

Dans une de ses dernières séances, l'Académie des sciences, de Paris, a entendu communication d'une note de M. Guyon, sur la possibilité de combattre efficacement l'oidium et le mildew, en mélangeant du soufre avec de la bouillie bordelaise et de la bouillie bourguignonne.

Boutades.

A propos de l'application de la loi sur les congrégations, à Paris.

— On s'est fortement cogné, hier.

— Où donc?

— Place de la *Concorde*, naturellement.

Un jeune homme et une jeune fille de nos campagnes, jeunes mariés, font un tour à Lausanne.

Ils descendent à l'hôtel de France et demandent une chambre « pas trop chère ».

On les guide vers l'ascenseur.

La jeune paysanne hésite à entrer et murmure à l'oreille de son mari.

— Dis-donc, Pierre, la chambre est un peu trop petite, tout de même.

LA TANTE. — Ne crois pas les hommes, ma chère nièce; ils mentent tous.

LA NIÈCE. — Mais si agréablement, ma tante.

Passe-temps. — Nous donnerons samedi prochain la solution du *passé-temps* de notre numéro du 26 juillet.

La rédaction: J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guiloula-Howard.